

INSTITUT DE FRANCE

---

ACADÉMIE FRANÇAISE

---

INAUGURATION D'UNE STATUE

ÉLEVÉE EN L'HONNEUR

DU

MARÉCHAL JOFFRE

A CHANTILLY

le samedi 21 juin 1930



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

MCM XXX

INSTITUT.  
1930. — 12.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165779

# INAUGURATION D'UNE STATUE

ÉLEVÉE EN L'HONNEUR

DU

# MARÉCHAL JOFFRE

A CHANTILLY

le samedi 21 juin 1930

---

## DISCOURS

DE

## M. FRANÇOIS SICARD

PRÉSIDENT DE L'INSTITUT

---

MESSIEURS,

Au nom de l'Institut de France, je tiens tout d'abord à saluer la présence de Monsieur le Président de la République.

J'ai le très grand honneur d'exprimer au Comité qui eut l'heureuse initiative d'élever une statue au vainqueur de la Marne, à ce chef dont le nom rayonne dans l'histoire, les remerciements de l'Institut.

Vous avez eu la touchante pensée d'ériger la statue du maréchal Joffre ici même, où il passa des journées pleines d'émotion ! Son génie de soldat, son cœur de Français gardaient confiance dans la victoire qui terminerait cette monstrueuse guerre.

L'effigie de celui qui arrêta l'invasion allemande en lançant à notre armée un ordre du jour qui électrisa nos soldats, ordre du jour qui devrait être gravé dans l'airain et scellé dans le mur de toutes les écoles de France, s'élève aujourd'hui sur une terre qui a été celle d'un autre grand soldat : le duc d'Aumale.

Je suis heureux que les circonstances rapprochent ces deux noms. Celui qui fit don à l'Institut de ce domaine princier, serait fier d'être avec nous pour applaudir les initiateurs de cette cérémonie ! Malgré son caractère intime, elle n'en communiquera pas moins au pays tout entier la fière émotion que nous éprouvons en regardant la grande figure, du maréchal Joffre qui s'élève sur cette place.

Elle sera un exemple d'énergie, de courage, de ténacité, vertus qui nous donnèrent la victoire et sauvèrent la France !

---

# DISCOURS

DE

## M. GABRIEL HANOTAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Au moment où la France, qui se sentait le cœur lourd d'une trop longue attente, se tourne vers vous pour vous témoigner sa gratitude et vous rendre l'hommage qu'elle vous doit; en cette heure unique où tant de rudes hommes qui ont servi sous vos ordres, sont groupés ici pour vous exprimer leur inaltérable fidélité; et quand, désigné par l'Académie française, je viens vous apporter le témoignage de notre admiration et de l'affection, non pas seulement fraternelle, mais filiale, que nous ressentons pour notre glorieux confrère, permettez-moi de ne pas me laisser envahir par des sentiments qui étoufferaient ma voix et de parler de votre œuvre en elle-même, de l'en-

visager dans son caractère essentiel, comme une épure intellectuelle. Faisant abstraction de votre personnalité, comme vous le faites vous-même, j'essaierai de dire, en un exposé décharné et sans ornement, ce que la France et l'histoire retiendront des actes du grand chef de la guerre, du vainqueur de la Marne, du maréchal de France qui fut le sauveur de la France.

Dans les grandes entreprises, le propre du génie est de saisir le sens général des choses et leur liaison, les détails venant après. Une si haute compréhension, qui tient à une sorte de divination survolant les ensembles, évite que l'on ne s'engage mal dès le début, avec des suites trop souvent irréparables.

Ces maximes, applicables à la politique comme à la guerre, servent à éclairer l'espèce de qualité intellectuelle du chef que fut le général Joffre, ce sens de la stabilité, de l'équilibre, et cette perspicacité du futur qui le caractérisent.

Le bronze que nous avons sous les yeux rend cela sensible, rien que par sa forme et sa solidité. Le maréchal est à pied, calé sur le sol, la tête haute, les yeux au loin, vêtu du lourd manteau à pélerine qui sera, pour la légende, sa redingote grise, et il se dresse, seul, en cette ville de Chantilly, devant cette maison du Grand Condé d'où il dirigea les longues batailles où des millions d'hommes se mesurèrent.

En cette ville, si délicieusement française, que d'autres grandes gloires militaires avaient illustrée, dans ce séjour du repos et de la joie, le commandant en chef des Armées

françaises se fixa quand la France fut envahie et que Paris fut menacé,

Ce choix était déjà, par lui-même, une décision de haute portée militaire. Il marquait ce début *juste*, d'où dépendent tant de suites. Le grand chef établissait son Etat-Major, non dans quelques lointains arrières, comme le commandement allemand, mais au plein cœur de ses armées; non dans Paris, mais à proximité de Paris; non vers la Loire, mais vers la Seine; non à l'ouest, mais à l'est. Tout un système réfléchi était inclus dans cette détermination.

Rappelons, maintenant, car rien n'importe davantage, qu'au moment où la lutte formidable s'engageait, nul capitaine, pas même Napoléon, n'avait commandé de pareilles masses; personne n'avait mis en mouvement de si énormes machines; à la lettre on ne savait pas « de quoi il s'agissait ».

Et voilà que, dans la première surprise, — la première ligne ayant cédé, — il fallait déterminer le sens futur de cette guerre sans pareille et prendre un ensemble de décisions, qui, engageant tout, avaient à prévoir et à découvrir de loin, par dessus les temps et par dessus les plaines, les engagements et les évènements qui, un jour, forceraient un ennemi enivré de sa puissance, à se sentir vaincu et à capituler.

Au même moment, les chefs allemands, maîtres de leur préparation et de leurs peuples, fiers de leur science et de leur autorité, mettaient en œuvre un système mûrement étudié et dont tous les ressorts étaient tendus, d'avance, vers un but unique, l'étranglement brutal de l'adversaire.

Schlieffen avait laissé, en mourant, ces plans gigantesques, pleins de fourbes et d'illusions, poussant en avant des masses colossales, avec une violence combinée qu'on eut cru irrésistible. En fait, le plan se trouva forcé, inapplicable. Après la surprise de la Bataille des Frontières, parée aussitôt par le coup d'arrêt de la Bataille de Guise, l'élan formidable fut brisé et les successeurs et disciples de Schlieffen durent renoncer (comme il eût été obligé d'y renoncer lui-même) à son ambitieux dessein d'encercler Paris par l'ouest et le sud, pour infliger, à l'armée française, cette bataille d'enveloppement total, cette bataille de *Cannes* qui devait régler, d'un seul coup, le sort de la guerre. La première grande armée d'invasion, déjà à demi disloquée, dut être ramenée de l'ouest à l'est, s'exposant à une marche de flanc devant Paris qui la mettait sous le coup de la manœuvre de Joffre.

C'était le tour de l'armée française. Elle avait à sa tête un soldat qui n'était ni un illuminé, ni un pédant, ni un sabreur, homme de bon sens, tête solide, désigné par son labeur obstiné et ses services actifs, qui tenait bien en mains, par une longue et forte préparation, toutes les ressources matérielles et morales d'un pays surpris par l'offensive brusquée et par la manœuvre traîtresse de l'ennemi.

Joffre se mit à la besogne avec sang-froid, modestie et confiance. Le trait dominant en lui, c'est la justesse de l'esprit. Il vit clairement qu'il n'y avait aucun moyen de réduire à l'impuissance, par un coup de tonnerre, fut-ce un Marengo ou un Austerlitz, deux grands empires adossés l'un à l'autre au centre de l'Europe, disposant de plus

de dix millions d'hommes, appuyés sur des peuples exaltés et décidés à tous les sacrifices.

Il s'attacha d'abord, en escomptant l'aide d'alliés un peu tardifs, à déjouer le plan des ennemis, à échapper à la première étreinte, à les arrêter, à les fixer; puis à les entourer d'une manœuvre à la fois défensive et offensive qui, les forçant à se replier, à se resserrer, à se retrancher, les ceinturerait dans un système fortement lié, qui les empêcherait de communiquer avec le dehors, de s'alimenter, et les mettrait, à la fin, dans la nécessité de s'user et de se détruire eux-mêmes en des efforts désespérés, pour tâcher de rompre le cercle et de ressaisir la victoire.

Libre aux stratèges en chambre et aux fabricateurs de plans dans l'escalier, de venir nous dire, maintenant, qu'on eut pu gagner la guerre en un tournemain par une de ces manœuvres surprenantes dont ils ont gardé le secret. Ces critiques retardataires n'ont nulle prise sur l'opinion parce qu'elle sait à quoi s'en tenir : elle a connu la grandeur du péril et elle sait, comme une chose de bon sens, qu'il n'y avait nulle stratégie ni tactique immédiates par lesquelles cette prodigieuse force austro-allemande-turco-bulgare pût être saisie et détruite en un seul et massif engagement local, quel qui fût.

Elle sait que l'homme, qui a été, chez nous, l'éducateur de la grande guerre moderne, a su se servir de toutes les puissances mathématiques, physiques et morales à l'aide desquelles on pouvait contenir d'abord, puis refouler cette mobilisation, contre la France, d'un morceau de la planète; que ce chef si sage ne s'est fié ni à des plans préconçus, ni à des calculs érudits, ni au hasard d'une heu-

reuse improvisation. Elle garde sa gratitude à l'homme qui, se pliant aux nécessités diverses de la lutte, a su se battre, a su encaisser et, par une foi inébranlable, à la Kutusof, a su préparer le résultat définitif, dès la première heure et jusqu'au bout. Chef complet, sans qui l'heure des autres chefs n'eut jamais sonné.

Il fallait tout créer, tout utiliser, renouveler le personnel, refondre les cadres, parer au déficit matériel, et tâche supérieure encore, maintenir l'âme. Or, c'est ce qu'a su faire le grand soldat, initiateur du salut de la patrie.

La première manifestation du plan général, c'est la Victoire de la Marne. On l'a trop ramenée à la simple bataille de défense de Paris, à la bataille de l'Ourcq : en fait, c'est la bataille de la vaste charnière Paris-Verdun, le pivot étant solidement établi dans les Vosges. On l'a trop considérée comme une bataille courte et immédiatement décisive : en fait, ce fut une bataille longue, à retardements et à reprises. Seulement après des journées d'incertitude, le grand chef, toujours exact, toujours mesuré, put parler de « victoire incontestable ».

Mais, ce magnifique coup d'essai qui se développa comme un coup de maître, n'était qu'un premier acte : il réclamait, comme deuxième acte logique et indispensable, cette manœuvre sur les communications qui cerne-rait l'ennemi ; et ce fut la « Course à la Mer. » Elle eut pour effet de *fermer le cercle* et de serrer, autour des armées ennemies, l'étau où elles allaient être prises jusqu'à la fin. Le choix du lieutenant chargé de conduire

l'opération en désigne l'importance : c'est Foch, mis ainsi en la place où l'attend sa destinée.

L'ennemi s'enterre dans les tranchées. Alors, fut poursuivie obstinément la plus dure partie de la tâche, la mêlée des offensives, si meurtrières, hélas ! mais qui eurent pour effet de ne laisser au commandement allemand d'autre ressource, quand l'angoisse l'eut pris à la gorge, que la folle entreprise sur Verdun, entreprise dont Falkenhayn qui la décida a dit, lui-même « qu'elle avait uniquement pour but de SAIGNER à blanc l'armée française, que la place tombât ou non ». L'armée allemande fut *saignée*, elle aussi; elle se noya dans son propre sang coulant à flots.... De Chantilly partirent les ordres prescrivant de maintenir, à tout prix, la défense de Verdun sur la *rive droite*, stratégie d'une si haute clairvoyance, et dont l'exécution fut confiée, par Joffre encore, à Pétain, l'autre chef de la victoire.

Et c'est à Chantilly enfin, que fut montée la vigoureuse et sûre manœuvre de la Somme qui débloqua Verdun et dont le maréchal Haig a dit qu'elle eut assuré la fin rapide de la guerre si l'on eut laissé à Joffre le temps d'achever ce qu'il avait commencé. Vérité que l'histoire confirmera, pièces en mains; double résultat qu'avoue encore la triste confession du Kronprinz : « Le moulin de la Meuse ne broyait pas seulement les os, mais l'esprit de la troupe que nous commandions ».

Le système de Joffre s'était développé vers le but aperçu de loin : l'Allemand était à bout. Il se repliait. Il n'était plus à Noyon. L'heure de la défaite avait sonné pour lui, et il le savait. Ces grands faits historiques,

la Marne, la Course à la mer, Verdun, l'offensive de la Somme se succèdent en une logique lente, mais puissante, inéluctable. L'armée est formée, entraînée, outillée. Les alliés donnent à plein cœur et à plein collier. Les grands chefs, Foch, Pétain, Franchet d'Espérey, Fayolle Mangin, sont désignés.

Mais, même ces grandes préparations, même ces services, même ces victoires, même ces premiers résultats, que seraient-ils si quelque chose de plus haut, de plus chaud, de plus généreux n'avait soufflé sur la France entière, venant de l'âme, de la grande âme du soldat paternel?

« Le père Joffre », le « papa Joffre », pour qu'une armée immense ait répété ces mots avec un véritable amour, doublé d'une entière confiance, c'est là une partie sentimentale de cette guerre cruelle sur quoi les Plutarque modernes peuvent ironiser, mais au sujet de laquelle les hommes qui se battaient n'entendaient pas la plaisanterie. Ils disaient : « Le père Joffre, il est en train de monter aux boches un piège, où ils vont se faire prendre et où on leur cassera les reins... » Ces mots couraient sur tout le front, de Paris à Nancy. Et ce sont de ces impondérables qui ont gagné *aussi* la bataille de la Marne.

Depuis un mois à peine, cet homme silencieux, la veille inconnu, commandait. Est-ce là le fluide ou non?... Le soldat avait deviné dans ce Français, pareil à lui-même, le sens français, le cœur français, tout ce qui fait l'homme du pays, je veux dire le sang-froid, le coup d'œil, le calcul tranquille, la décision et le courage jusqu'à la mort, la volonté du devoir sans phrases. Admirable réconfort, pour

l'armée et pour le pays, que la découverte merveilleuse faite de jour en jour, d'un chef *qui ne parlait pas*.

On en avait entendu des bavards! Celui-ci se tenait au milieu du cercle des consultants, et il écoutait. Il écoutait comme personne. Et puis, il tranchait d'une voix sourde et sans réplique. Tel on l'a vu, tel ce bronze, devant nous.

Je n'insisterai pas sur les circonstances qui ont fait écarter Joffre et qui ont remis en question ce vrai « commandement unique », alors que déjà il se réalisait. Joffre fut nommé Maréchal de France, au moment même où l'ennemi abandonnait les premières lignes et reprenait le chemin de la frontière.

Dans la retraite, Joffre fut ce qu'il avait toujours été : sûr, fidèle, discipliné, silencieux. Il n'en sortit que pour aller, au delà des mers, recruter le consentement total de l'Amérique. Là-bas, non plus, il ne parla guère; mais, dans le secret, il mit sur pied toutes les grandes directives de la participation.

De retour en France, il s'enferma, de nouveau, dans le silence de l'École Militaire.

Il me permettait d'aller de temps en temps jusqu'à lui et j'assistai, dans le grand cabinet solitaire, au contre-coup des événements nouveaux de la guerre sur l'homme qui l'avait si longtemps conduite. Il jugeait avec franchise et simplicité, voyant les choses telles qu'elles étaient. Ses rares paroles frappaient par leur raison absolue, par leur irréfutable solidité.

Le commandement unique n'était pas établi et les

armées alliées continuaient à se battre, chacune pour son compte et selon les vues particulières de chaque chef. La grande offensive ennemie se préparait. Il n'y avait plus une minute à perdre pour constituer le bloc et le front unique qui seul pouvait protéger Paris et gagner la guerre. Ma pensée était que Joffre se trouvait encore l'homme capable d'exercer cette unité de commandement, chance suprême de salut. Je le lui dis. — « Non, répondit-il en secouant la tête; il est trop tard. Pas moi! — Mais, qui, alors? — Foch », prononça le Maréchal d'une voix claire; « Foch, seul! »

#### Monsieur le Maréchal,

Vous aviez désigné, par un double choix, le chef qui, maintenant, du haut de la colline de Cassel, veille à jamais, sur la frontière de la patrie. Les deux frères d'armes sont enveloppés dans une même auréole et dans une même gloire. Le salut du pays repose sur ce double piédestal, sa sécurité sur vos leçons et vos exemples, la liberté sur votre victoire, la paix sur votre sagesse et votre modération.

Rien de vous n'est perdu, sachez-le bien, M. le Maréchal; tout subsiste et tout est là. Il y a, encore, dans ce pays, de vos élèves à foison. Frappez la terre du pied, ils accourront. Et l'on demande : « S'ils partiront »... S'ils partiront?... Alors qu'il s'agirait de la France!... Le grand cœur de la France bat et vit en eux, tel qu'il battait et vivait en vous.

Et, maintenant, comme couronnement d'une vie de

continuels services où il y a, dans le lointain, les premières assises de notre Empire Colonial et, dans le présent et l'avenir, à jamais, la dette de la grande guerre, acceptez, Monsieur le Maréchal, acceptez l'hommage de la Ville de Chantilly, illustrée par vos longues méditations et par vos fortes angoisses ; acceptez l'hommage de ces foules qui lisent, dans votre âme, l'émotion contenue où il y a tant d'amour ; acceptez l'hommage de ceux qui vous apportent la couronne murale réservée aux sauveurs de la patrie.

Et, tous, près de vous, élevant nos âmes, pensons à la France ! Son âme plane dans ce ciel de paix comme elle planait, aux journées glorieuses, dans la fumée des batailles et dans l'inquiétude de la trop lente victoire. Elle descend vers vous, Monsieur le Maréchal, et elle couronne, devant vous, de ses mains, ce bronze, image robuste du soldat robuste, qui vécut pour elle et en qui elle reconnaît le plus sûr, le plus dévoué de ses enfants !